Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 15 (1947)
Heft: 12

Artikel: L'étranger
Autor: Fresnes, Jean
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569957

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Etranger

par Jean Fresnes

Paris 1945. Une foule se presse sur les grands Boulevards. Les gens ont l'air affairé, préoccupé, possédé par une tâche réelle ou imaginaire. C'est la veille de Noël.

Je suis la foule sans but bien déterminé. Je voudrais voir des visages gais, illuminés par l'attente de la fête, j'aimerais tant trouver un peu de réconfort dans la joie d'autrui, car je me sens las et découragé. Mais tout est gris: le jour qui tombe, le brouillard fin qui se colle sur la chaussée, les façades des maisons et les figures des hommes. L'hostilité de mon entourage me fait frissonner, je me sens oppressé et j'ai de la peine à refouler une larme. Je revois les veilles de Noël dans ma petite ville natale, je pense au cercle d'amis qui m'y accueillait autrefois. Mes souvenirs s'égarent un instant dans la sérénité d'un paysage recouvert de neige. Je vois le cortège des croyants qui se dirige vers l'église pour assister à la messe de minuit. Que c'était beau et réconfortant.

Le brouillard se fait plus dense encore. Les devantures des magasins s'illuminent peu à peu. Attiré par le jeu des reflets des cristaux exposés, je m'arrête devant une vitrine. Je vois des vases et des verres, taillés et ciselés, d'une beauté parfaite. Quelle finesse de matériel et quelle élégance des formes. — Je ne suis pas seul à admirer ces chefs-d'oeuvre, un homme s'est arrêté et contemple d'un oeil connaisseur les objets exposés. Je le regarde à la dérobée. — C'est un homme d'une trentaine d'années, grand et pâle, très élégamment vêtu. Il tourne tentement lla tête dans ma direction, car il a dû remarquer que je l'examinais d'une façon intéressée. Je rencontre le regard d'une paire de yeux bleu foncé, qui contraste étrangement avec le teint mat et les traits légèrement slaves de l'homme. „Vous avez l'air ravi de contempler ces oeuvres d'art" — me lance-t-il d'une voix douce au timbre étranger. Confus par ce contact inattendu j'avoue être grand amateur de cristaux et d'en posséder même une modeste collection.

„Il vous faudrait visiter mon pays, Monsieur. Mon père était propriétaire d'une fabrique de cristaux à Prague." me dit-il.

Nous quittons la devanture du magasin et continuons à remonter les boulevards. L'étranger me parle d'une voix empreinte de tristesse et j'ai l'impression qu'il est dans un état d'extrême nervosité. Je l'écoute donc sans l'interrompre. Bientôt il s'arrête. Je lui propose alors de venir dîner avec moi, étant enchanté moi-même d'avoir l'occasion de passer cette soirée en compagnie. Nous entrons dans un petit restaurant du Faubourg Montmartre et prenons place dans un coin un peu retiré. Pour le réveillon les tables ont été décorées et une odeur de sapin flotte dans le local. L'atmosphère de mélancolie qui s'était emparée de moi tout à l'heure dans la rue s'est dissipée peu à peu. Mon compagnon de hasard a interrompu

Renée Sintenis

son récit et je surprends avec plaisir un certain sentiment de satisfaction sur son visage fatigué. Lui aussi, sans doute, subit l'influence apaisante de l'ambiance. Nous ne parlons que très peu. A la fin du repas seulement, l'étranger lève son regard sur moi, comme pour m'interroger. Je reste encore saisi par l'expression triste de ses grands yeux bleus. Je me sens secrètement attiré vers cet inconnu, je voudrais lui passer la main sur le front pour chasser le chagrin que trahissent ses traits. Je le prie de m'accompagner chez moi. Tout près de l'Etoile j'ai mon logement où nous pourrions finir ce Réveillon.

Il accepte avec spontanéité et esquisse un petit soupir de soulagement. Nous quittons le restaurant et traversons les rues maintenant désertes. Les magasins sont presque tous fermés. Par bonheur je trouve encore un fleuriste qui me vend une branche de sapin, garnie de bougies. — Nous les allumerons tout à l'heure, elles nous rappelleront Noël.

Arrivés chez moi, j'installe mon hôte dans un fauteuil et je m'éloigne un moment pour lui servir une bouteille de vin. Quand je reviens je vois l'étranger en train de feuilleter mes albums de musique. Il se met au piano, prélude timidement, pour se lancer bientôt dans les valses de Chopin. Je suis fasciné par les mouvements de ses mains longues et fines. Quel jeu! Puis, subitement, il se lève et se tourne du côté de la fenêtre. J'éteins la lumière du petit lustre de sorte que la pièce est uniquement éclairée par les bougies qui décorent la branche de sapin. Après quelques instants l'homme se tourne vers moi, baisse les yeux et s'excuse de son émotion. Il se laisse tomber dans le fauteuil et commence à parler, d'une voix mal assurée.

Il me raconte qu'il est de passage à Paris et qu'il s'embarquera le lendemain au Hâvre pour se rendre en Amérique. Son père, un industriel de Prague, fier patriote, s'est opposé au régime de l'armée d'occupation. Ne pouvant le saisir, l'ennemi s'est vengé sur le fils. Là, l'étranger s'arrête un instant, pour faire un aveu qui ne tombe que péniblement de ses lèvres. — Il vivait en ménage avec un ami, et un jour, la police vint le chercher sous un prétexte quelconque. Bien d'autres de ses semblables subirent le même sort. Il a connu, durant deux ans de séjour dans un camp de concentration, tous les désespoirs, toutes les humiliations et misères immaginables. Il a vu périr un grand nombre de détenus sous d'atroces souffrances. Les premiers mois, l'âme martyrisée par tant d'injustice s'était révoltée, puis petit à petit l'abrutissement avait envahi ses sens. Même au moment le plus tragique de son existence, quand on lui fit subir une opération qui blessa au plus haut point sa fierté d'homme, la force physique lui manqua pour se ruer sur ses bourreaux. Quand les portes du camp s'ouvrirent enfin, il fut un instant ébloui par la sensation de la liberté. Après des mois de vains efforts pour trouver l'équilibre de son âme, il se décida d'émigrer, espérant une fois loin de son pays, de tout oublier.

Là, l'étranger arrête son récit. Il est d'une grande pâleur, ses yeux sont voilés, sa tête s'incline dans un mouvement de tristesse

infinie. Je me lève, le coeur serré, et m'approche de mon hôte qui reste immobile. Je saisis ses mains, puis lui caresse doucement ses cheveux. Alors, de lourdes larmes se détachent de ses yeux et sa tête s'incline davantage, comme pour cacher sa détresse. Je ne puis malheureusement prononcer une parole de consolation, ne trouvant pas les mots qui me permettraient d'exprimer toute ma profonde compassion. Mais je m'approche davantage de lui, j'attire sa pauvre tête à moi pour lui prouver qu'il n'est pas seul, qu'il a un ami qui partage sa détresse. Il a cessé d'être un étranger pour moi, je sens son coeur tout proche du mien et une tendresse infinie m'attire vers lui.

Les bougies s'éteignent l'une après l'autre. Je saisis avec ma main libre le verre de mon hôte pour le porter à ses lèvres. Il boit une gorgée, puis se libère doucement. Je veux faire de la lumière, mais il retient mon geste. „Accompagnez-moi" me dit-il d'une voix qui a repris son calme — „je dois m'en aller maintenant, car mon train part tôt demain matin".

Nous avançons silencieusement dans la nuit. L'inconnu a pris ma main droite dans la sienne et ne la lâche plus. Arrivés à son hôtel il rompt le silence. Il veut me remercier d'avoir partagé son dernier Noël en Europe avec lui. Mais l'émotion le fait balbutier, il se penche sur moi, m'embrasse sur les yeux et s'éloigne à grands pas, sans plus se retourner. Je distingue sa silhouette encore quelques instants, puis elle disparaît dans la nuit. J'ai alors compris qu'il est parti pour toujours....

Chansons de Bilitis

Traduites du grec, de Pierre Louys

CHANT PASTORAL

Il faut chanter un chant pastoral, invoquer Pan, dieu du vent d'été. Je garde mon troupeau et Sélénis le sien, à l'ombre ronde d'un olivier qui tremble.

Sélénis est couchée sur le pré. Elle se lève et court, ou cherche des cigales, ou cueille des fleurs avec des herbes, ou lave son visage dans l'eau fraîche du ruisseau.

Moi, j'arrache la laine au dos blond des moutons pour en garnir ma quenouille, et je file. Les heures sont lentes. Un aigle passe dans le ciel.

L'ombre tourne, changeons de place la corbeille de fleurs et la jarre de lait. Il faut chanter un chant pastoral, invoquer Pan, dieu du vent d'été.